

## « Dins lo maquis dau mond que nais... », essai d'analyse du premier recueil de Roland Pécout, *Avèm decidit d'aver rason*

*Actes du colloque* « Discours, textualité et production de sens : états de la jeune recherche », Praxiling-/ ReDòc, actes publiés dans la collection « Langue et praxis » Praxiling, par Laurent Fauré, Agnès Bessac, Jean-François Courouau, Sarah Leroy, UPV, Montpellier. p. 241 - 259.

Ce vers du poème « Canta de l'aut silenci »<sup>1</sup>, pourtant postérieur de dix ans, me semble caractériser tout à fait les premiers textes de Roland Pécout, à partir du recueil *Avèm decidit d'aver rason*. Il y a, me semble-t-il, dans ces quelques mots, l'essentiel des thèmes qui marqueront la poésie occitane des années post-1968. Cette thématique de fraternité universelle n'a pas été chez Pécout une flambée circonstancielle. Elle irriguera longtemps encore, elle irrigue toujours son œuvre, qui, à l'inverse de bien d'autres, continuera après le mouvement de mai.

Certes, on peut saluer dans le premier texte d'adolescence publié par Pécout dans *l'Armana Prouvençau* des qualités d'écriture qui trouveront plus tard leur pleine expression. Cependant si Roland Pécout ne découvre pas l'écriture avec le mouvement de mai, le recueil *Avèm decidit d'aver rason* a été accueilli comme une œuvre phare, emblématique de la génération de 1968.

Roland Pécout fait une rapide allusion au mois de mai 1968 dans son ouvrage consacré au chanteur Marti<sup>2</sup>:

Être Occitan, très jeune, et changer la vie, c'était devenu tout un dans Paris insurgé où je m'étais soudain rendu compte, avec beaucoup d'autres, notamment les gars du Comité pour la révolution socialiste des régions, que ce qu'on voulait encore confusément, c'était possible.

Dans l'année suivante, certains des poèmes du recueil seront publiés d'abord dans la revue *Obradors* (n° 1, janvier 1969), avec ceux de dix autres poètes, puis dans la revue *Viure* (n° 15, mars 1969), avant l'édition définitive dans la collection *4 Vertats*, dirigée par Jean Larzac, au deuxième trimestre 1969.

L'explosion créatrice dans laquelle s'inscrit l'œuvre de Pécout mérite encore une étude fouillée, dans ses caractéristiques littéraires intrinsèques et dans sa liaison avec l'émergence d'un occitanisme de

---

<sup>1</sup> *Poëmas per tutejar* (éd. Montjòia, 1978)

<sup>2</sup> *Claude Marti*, collection Poésie et chanson, éd. Seghers 1975

type nouveau<sup>3</sup>. Irruption révolutionnaire, comme le proclamait Yves Rouquette dans son ouvrage sur *La nouvelle chanson occitane*, paru chez Privat en 1972, ou bien volontarisme pathétique, tentative *démobilisatrice qui conduit*, juge Philippe Gardy dans un article intitulé « Literatura » paru dans la revue *Dirè* (Numéros 1 et 2 1975 - 1976) *à une démobilisation complète pour ce qui est de l'action politique*<sup>4</sup> ? Nous aurons l'occasion de revenir sur la réception de l'œuvre, cependant une description précise ne semble pas inutile avant de tenter une lecture critique de cette littérature nouvelle.

Le titre lui-même témoigne du volontarisme qui imprègne les textes de la plupart des auteurs. Poésie de l'incantation, de l'exhortation. Ainsi Bernard Vazeilles, dans le numéro 4 de la revue *Vent Terral* (1982) consacré à la poésie occitane présentait-il ainsi la parution de ce recueil :

Avèm decidit d'aver rason petèt coma un còp de tròn dins la poesia occitana de 1969. Lèu los vèrs ne'n siaguèron pintats sus las parets lòng de las rotas. Del primièr còp la paraula de Pecot s'èra metuda a viure al còr del país e del mond d'aicí.

Au-delà des effets produits et de l'impact ressenti dont nous aurons l'occasion de reparler, quelles sont les caractéristiques de cette publication ?

Parlons d'abord de l'aspect matériel : une vingtaine de pages imprimées par Subervie à Rodez. Pas de pagination, disposition typographique étudiée pour frapper le regard, avec des mots mis en relief par les majuscules et l'utilisation de caractères de grosseur variable<sup>5</sup>. La recherche de lisibilité immédiate apparaît ainsi clairement et elle n'est pas démentie par l'écriture qui allie procédés rhétoriques efficaces

---

<sup>3</sup>On trouvera des éléments d'analyse dans l'article de Robert Lafont intitulé « Practica de la desalienacion », août 1969, numéro 18-19 de la revue *Viure* (hiver 1969), l'ouvrage de Marie Rouanet (P.J. Oswald, 1971) : *Occitanie 1970 : les poètes de la décolonisation*, ainsi que dans le livre d'Yves Rouquette *La nouvelle chanson occitane* (Privat, 1972). Deux études plus critiques de Philippe Gardy : « l'inscription de la realitat occitana dins lei tèxts » (revue *Obradors* N° 5, éd. C.E.O. 1974) et « Literatura » (revue *Dirè*, Numéros 1 et 2 1975 - 1976), et enfin des études plus récentes : la contribution de Philippe Martel : « Poésie révolutionnaire en occitan » au colloque international de Castries d'octobre 1989 : *Vingt ans de littérature d'expression occitane*. (section française de l'AEIO) et celles de Philippe Gardy : *Une écriture en archipel - cinquante ans de poésie occitane*, éd. Fédérop, Eglise Neuve d'Issac, 1992, le chapitre intitulé « Solitudes et désillusions », p. 61 à 85 et notamment les pages 65 à 85, et, dans l'ouvrage *L'écriture occitane contemporaine - Une quête des mots*, éd. L'Harmattan, Paris, 1996, dans la première section intitulée "Morts et résurrections", le chapitre "Ulysse, cauchemar de Pénélope?... Les trois retours de la poésie occitane entre 1940 et 1990", pp. 49 à 63, en particulier les pages 55-56, ainsi que dans la 5ème section : "Le "lien à la langue" dans l'écriture occitane, 1965-1994" (P. 89 à 91).

<sup>4</sup>A noter cependant que dans cet article, écrit en 1974, Philippe Gardy désignait plutôt ceux qui, des années après 1968, avaient été incapables de poursuivre leur quête poétique et croyaient que la seule aptitude à fabriquer des slogans pouvait tenir lieu de talent créateur. Les recherches récentes de Gardy replacent la poésie des années 70 dans une perspective plus large que lui permet le recul historique.

<sup>5</sup>Dans la mesure du possible les transcriptions respecteront la disposition typographique d'origine.

(anaphores, antithèses, par exemple) à la simplicité du vocabulaire ou de la syntaxe. Cette simplicité était voulue par le créateur de la collection 4 vertats, Jean Larzac, qui écrivait à l'automne 1969 dans le numéro 18/19 de la revue *Vivre* :

S'es pas lo ròtle de la literatura de far passar la lenga a l'acte de totas sas possibilitats, pòt èstre son ròtle de la i provocar : e per aquela rason deu passar tota al discors, a l'oralitat, suscitar la responsa  
*d'un pòble que se desaliena.*

Quant au contenu du recueil, il réunit trois préoccupations de la nouvelle expression poétique née avec les événements de mai : l'affirmation d'une conscience occitane dans son combat avec le pouvoir central, la tentative de mettre ce combat en liaison avec la lutte des classes, et au-delà de ce combat politique hexagonal, l'affirmation d'une fraternité universelle de tous les opprimés.

Comme l'analyse Philippe Martel dans sa communication au colloque *Vingt ans de littérature occitane*, la spécificité occitane de l'expression de mai 1968 consiste à tenter d'articuler "*refus du capital et refus de la capitale*". Citons Philippe Martel :

Les jeunes occitanistes de l'après-mai sont ainsi au carrefour de deux prises de conscience, d'ordre différent, qu'ils vont tenter de faire cohabiter : celle de l'urgence de balayer le vieux monde des possédants, des policiers ; celle de l'imminence de la fin d'un autre monde, celui de la langue et du pays bien-aimé.

Nous laissons aux historiens le soin d'analyser de façon détaillée l'évolution de la pensée politique occitaniste depuis le début des années 1960. Cependant quelques rappels schématiques nous semblent indispensables.

Coïncidant avec la création en Bretagne de l'U.D.B. (Union Démocratique Bretonne), 1962 voit la création du C.O.E.A (Comité Occitan d'Etude et d'Action), né entre autres de l'émotion ressentie au moment des grèves de Decazeville (La Sala). Conçu comme un groupe de pression et d'intervention, le C.O.E.A. est né du besoin, comme l'affirme un de ses fondateurs, Robert Lafont<sup>6</sup>, d'articuler *le fait colonial et la revendication socialiste*. Toujours selon Lafont, *en 1968, le C.O.E.A. s'affirme idéologiquement dans la vague révolutionnaire*. Les années d'après 1968 vont voir le mouvement *Lutte Occitane* (fondé en 1970), dont Roland Pécout fut un des animateurs, reprendre en les radicalisant les thèses du C.O.E.A et notamment

---

<sup>6</sup>On trouvera des renseignements précieux sur cette époque dans le n° d'août-septembre 1973 de la revue *Les Temps modernes* intitulé *Minorités ethniques en France*. Signalons notamment « l'aperçu historique » de Robert Lafont p. 19 à 54.

celle du *colonialisme intérieur*. Ainsi lit-on dans le numéro 20 de la revue *Lutte occitane*, sous-titrée « *mensuel socialiste occitan* » (Nov. 1975), à propos d'une fête organisée sur le site de Montségur :

Aussi bien, cette revendication occitane qui est la nôtre n'est pas exempte d'ambiguïtés. L'originalité de notre position est d'être à la croisée de deux grandes revendications

- la revendication socialiste, et Lutte Occitane a proclamé sa volonté de s'articuler au mouvement ouvrier organisé

- la revendication occitane et Lutte Occitane sur ce terrain dit "culturel" a proclamé sa volonté d'impulser également sa lutte politique à l'intérieur des milieux occitanistes traditionnels."

Cet arrière-plan idéologique est une des clés qui permettent de lire le premier recueil de Pécout.

Bien sûr chez lui comme chez d'autres poètes (Bernard Lesfargues ou Maryse Roux, par exemple) présents dans le recueil de Marie Rouanet déjà cité<sup>7</sup> les références aux affrontements de l'époque sont nombreuses. On y relève des allusions au mouvement de mai dans sa configuration française, ainsi du poème « *la festa de mai* » où l'on devine des bribes de discours gaullistes (l'évocation transparente de la *CAGA-EN-LIECH*, et même la présence du mot français *PARTICIPATION*), des allusions évidentes aux événements, comme cette vraie-fausse dépêche d'A.F.P. :

en clacant  
di dents,  
e suplicat per l'U.D.R.,  
li P.D.G. e lo P.C.F.,  
de gaulle<sup>8</sup> manda si  
chinaredas de C.R.S.  
enrabiats

PER QUE FÒRÇA RESTE A L'ÒRDRE

republican,

ou ce calligramme reprenant un slogan alors très à la mode :

CRS = SS

CRS = SS

---

<sup>7</sup>Occitanie 1970 : les poètes de la décolonisation (Oswald 1971)

<sup>8</sup>L'original ne porte pas de majuscule

CRS = SS

La France est plusieurs fois nommée et aisément repérable dans le recueil. Dans le poème liminaire évidemment où il s'agit de

faire crebar per lo dedins

França

ETERNALA<sup>9</sup>

ou dans le texte précédemment évoqué « *la festa de mai* » qui dit un ironique « **AMEN** » à **LA REPUBLICA UNA E INDIVISIBLA**. Dans le même poème, comme le fera Yves Rouquette à la même époque, - avec moins d'outrance cependant -, Pécout évoque les trois couleurs pour les subvertir :

Li qu'an per mession

de condurre li destinadas de França,

BLAUS de la peur blava

BLANC de la patlor,<sup>10</sup>

ROGES de la sang versada per la joventut.

Si elle n'est nommée qu'une fois dans le poème liminaire : « Occitania, la communauté occitane affirmée est cependant revêtue d'attributs signifiants : misère, esclavage, colonisation, exil, invasion touristique et leurs corollaires symboliques : la soif des oliviers, les murs devenus vides, les ronces envahissantes (dans le poème commençant par « *Ma terra* »). Cette communauté est créée dans les textes par une invasion des marques de la première personne du pluriel (57 occurrences dans le recueil).

La revendication occitane est également transparente à qui veut bien lire attentivement le texte, à travers l'allusion également ironique à **LA REPUBLICA UNA E INDIVISIBLA** ou à **NÒSTRIS AUJÒUS LI GALÉS**.

La lutte des classes apparaît à travers l'affrontement des

Grands Mercants d'ailamont

embucats d'aur, d'onor sensa onor

de graissa e de carn d'òme

li grands mercants d'esclaus, cromptaires

di braç...

A noter la localisation « d'ailamont » qui permet d'articuler l'affrontement Paris /pays et l'affrontement « Mercants » / « esclaus ». Les marchands, dit le texte, achètent les bras et la terre.

---

<sup>9</sup> Pour faire crever de l'intérieur la France ETERNELLE.

<sup>10</sup>pour les mots *blanc* et *patlor*, nous avons respecté l'orthographe de l'original.

Il serait dommage cependant de ne voir dans ce texte débutant par « *Ma terra* » qu'un simple tract politique : les préoccupations de Pécout poète sont là qui accusent les marchands de voler les mots et leur sens, de vendre rêves et miroirs brisés :

raubaires di mots e de son sens  
vendèires de sòmis  
e de miraus rots <sup>11</sup>.

L'articulation de la revendication socialiste et de la revendication occitane s'accompagne, dans la mouvance idéologique des acteurs occitanistes de l'après-1968, de l'expression d'un sentiment de fraternité internationaliste. L'article de *Lutte Occitane* consacré à Montségur auquel nous avons déjà fait allusion établit un parallèle évident :

Parler à Montségur des luttes des masses occitanes, y parler du Chili, de l'Espagne...

Ces thèmes de fraternité internationaliste revendiquée par un mouvement occitan qui s'invente en inventant le peuple dont il se veut le porte-parole sont évidemment présents dans la poésie de l'époque, comme ils sont présents dans la chanson et dans le théâtre. Marie Rouanet consacre un chapitre de son anthologie à ce qu'elle appelle : « Tèrç mond - tèrça poesia », et Yves Rouquette intitule « Per d'amont los empèris » une section de son *Anthologie de la nouvelle chanson occitane*, reprenant ainsi un vers du chanteur Marti dont on connaît bien le disque intitulé « *Occitania saluda Cuba...* ». On se rappelle aussi bien évidemment la chanson consacrée à Montségur par le même Marti :

...Indians de totas las colors  
Descolonisarem la tèrra  
Montsegur  
Te dreïças pertot.

Certes on peut affirmer que Pécout adhéra aux utopies tiers-mondistes portées par le mouvement occitan, concrétisées par les luttes du Larzac ou d'ailleurs. Mais il ne faut pas y voir chez lui une simple adaptation circonstancielle aux idées en vogue. La permanence de ces thèmes dans des écrits ultérieurs à la dissolution de *Lutte Occitane* en 1975 en dit bien le caractère structurant d'une pensée et d'une écriture. Ainsi aurons-nous l'occasion de revenir sur l'importance du voyage chez Pécout, sur

---

<sup>11</sup> On retrouvera ce thème dans un texte de *Poëmas per tutejar* (éd. Mont-Jòia 1978) intitulé « Lei mòts » : « Lei mòts / lei fau pas vendre / a'n'aqueu que mai paga... » (p. 15)

l'exigence du nomadisme, le refus de l'enracinement dont témoigne avec humour cette prise de position :

Que s'ane pas repapiar d'istòrias de rasigas. Siam pas d'ortolalha. Indians, se tracha pas de s'enrasigar dins la resèrva, mas d'en sortir. Se tracha pas de plantar lei pès dins lo passat, mas de venir de nomades dins e a travèrs totes lei camins dau possible.<sup>12</sup>.

Ainsi chez lui, plus que d'autres encore, la lutte anti colonialiste d'ici est-elle clairement reliée à celle d'ailleurs. En témoigne dans le poème liminaire la gradation du « ieu » à « l'endacòm mai » avec « Occitania » en position centrale :

A ieu tu el  
nautri vautre eli  
a TOTIS aqueli que  
en Occitania e endacòm mai  
an l'esquina giblada e n'an plen l'esquina...

On retrouve ce texte quelques années plus tard dans un arrangement du groupe Cardabèla. Le premier disque de ce groupe est présenté par Roland Pécout lui-même dans le texte-manifeste dont nous avons cité un extrait caractéristique. Avec son accord, le poème est lu précédé du refrain de la chanson mythique « Se canta ». Pendant la diction du poème, l'air est fredonné par des voix dont l'intensité va croissant. Interprétation hautement symbolique d'une époque et qui rencontrait, j'en ai été témoin, des échos nombreux dans des soirées publiques.

Le nomadisme, le refus des enfermements sont nécessité vitale pour Roland Pécout, nous l'avons dit. Le mot-clé de son œuvre, celui dont une étude statistique prouverait sans peine l'omniprésence, ce n'est pas, contrairement à ce qu'on observe généralement dans les poésies et chansons de l'après-68, « Terre » ou « pays », c'est le mot "*chemin*". Ces chemins qui seront plus tard au centre de son œuvre comme espaces infinis d'ouverture, de liberté, de contact avec l'autre, cet autre nous-même, sont d'abord, dans ce poème qui commence par « *Ma terra* » les chemins de l'exil

que montan  
amb mi fraires en quista de pan,

---

<sup>12</sup> Texte de présentation du premier disque du groupe *Cardabèla*, dans lequel figurent deux textes de l'auteur, dont le poème liminaire du recueil *Avèm decidit d'aver rason*

et ceux qui emmènent au pays les *invasions* touristiques :

li camins de fèrri que davalan  
amb si folas en cèrca d'exotisme e de Floridas.

Le même poème dit la douleur des chemins perdus, des anciennes « dralhas » devenues torrents impraticables... Mais la fin du texte proclame : « nòstri camins caminaràn », refusant ainsi toute fixité passéiste.

Ce premier recueil publié a paru emblématique de la création de l'époque. Les analyses que nous avons pu consulter et auxquelles nous renvoyons dans la bibliographie le donnent souvent en exemple d'une certaine forme poétique comme d'une certaine idéologie, reprenant d'ailleurs pour la plupart simplement le poème-titre. Quant à ce titre, il a eu, nous avons eu l'occasion de le noter, une fortune singulière. Peint sur les murs par les militants occitanistes des années 70, de parole singulière il est devenu *parole publique*. C'est aussi le cas d'autres formules ou vers du recueil que nous avons pu retrouver au hasard des pages de la revue *Lutte occitane*, sous forme de titres ou sous-titres sans même qu'y soit fait mention du nom de leur auteur. Ainsi par exemple dans le numéro 8 (mars-avril 1973) les vers : « gardar, conquistar, inventar lo drech de viure » figurent en gros caractères sur la première page. Dans le numéro 10 (juillet-août 1973) et dans les mêmes conditions d'anonymat, on lit également en première page et en gros caractères le refrain d'un poème dont la création est légèrement antérieure à la parution de la revue : « Fòl cal crei que pòt desrabar lo pòble de las cardabèlas. »<sup>13</sup>. Rien d'étonnant à cela : au-delà et à cause même de ses indéniables qualités littéraires, de la force de ses images, et de sa puissance d'évocation/invocation, le recueil *Avèm decidit d'aver rason*, comme les autres poèmes épars de la même époque contient tout ce qui fera l'utopie occitaniste des années 1960 - 1978.

Dans un article intitulé « Practica de la desalienacion », écrit en août 1969 et paru dans le numéro 18-19 (p. 1 à 15) de la revue *Viure* (hiver 1969), Robert Lafont évoque l'émergence de la littérature occitane de 1968, qu'il replace dans la perspective de la création antérieure en occitan : les années 1936 - 1950 connurent la littérature du *coma se* ainsi définie par Lafont :

L'escrivan occitan modèrn se metiá a l'ora de la creacion non occitana e quitava lo pensament del public. Escriviá coma se sa lenga èra parièra a las autras. [...] Creacion penjada al futur.

---

<sup>13</sup>Il s'agit du poème « Cardabèla », qui restera inédit jusqu'à sa présence dans le premier disque du groupe du même nom, en 1976.

Littérature, dit Lafont, « desalienada, mas non pas desalienaira », parce qu'elle n'inscrit pas la lutte du peuple d'òc dans la lutte de tous les peuples pour la paix et la liberté. Lafont voit « la remonta » dans les œuvres des années 1967-1968, dans ce qu'il nomme « la bombida d'una poesia militanta ». Pour la première fois, dit Lafont, le mot Occitània retentit comme un cri d'allégresse. Cette Occitanie que seul Bodon avait osé nommer dans la période précédente, « Occitània concreta, es-a-dire Occitània que morís ». La poésie de 1968 doit beaucoup, dit Lafont, au romantisme nationalitaire. Si elle rappelle à certains les thèmes félibréens, si elle suscite le souvenir d'Estieu ou de Philadelphe de Gerde, ce n'est qu'apparence. Elle est soutenue par ce qui manquait au Félibrige, c'est-à-dire une analyse et une action politique concrètes. Et Lafont de poursuivre : « Es la primiera creacion nòstra, despuèi un sègle, qu'a lo sentit, lo tast del present » et de citer pour appuyer ses propos des vers de Pécout :

sabe,  
coma v'autri toti  
QUE  
deman es pas vèrge  
son que  
se UEI es NÒSTRE<sup>14</sup>.

Lafont insiste sur le vouloir à l'œuvre dans cette poésie, et sur la fragilité même de ce vouloir qu'il lit dans le slogan inscrit sur un mur : *Occitània viurà : De tant que los òmes d'òc*, dit Lafont

auràn pas tornat bastir una societat occitana autonòma, de contengut occitan [...] la creacion nòstra n'aurà pas que per aproximacion. Lo temps del coma se contunha.

Après une perspective historique de la création occitane depuis ses origines « entre cultura e anti-cultura », Lafont salue la chance historique des années d'après 1968 :

Nòstre astre es que vivèm un temps d'insecuritat, de revisions rabèntas. De creacion. De parturicion. [...] La practica de la desalienacion es aquesta umilitat : que non sèm pas que transitòris. E aquela ufana : que nòstre transitòri fa d'òmes nòus. (p. 4 à 6)

---

<sup>14</sup>Ces vers figurent dans l'avant-dernier poème du recueil *Avèm decidit d'aver rason*. Les trois premiers que nous citons sont en caractères romains, les trois autres en italiques.

Humilité de la prise de conscience de la relativité du réel, du caractère transitoire des idées et des hommes, il y a dans l'analyse de Lafont comme une intuition de ce qui est à l'œuvre dans l'écriture de Pécot : derrière l'apparence des slogans simplificateurs, le questionnement est toujours présent. Le vouloir qui s'affirme derrière les futurs, il est à la fois certitude et doute, comme le diront ces vers ultérieurs :

dins lo ventre de cada pas  
i a un pas testard trantalhant segur.<sup>15</sup>

La réaction de Robert Lafont, (comme celles de Jean Larzac en conclusion de son article « La letra tua » dans le même numéro, p. 16 à 32<sup>16</sup> ou celle - d'un enthousiasme sans nuances...- d'Yves Rouquette dans le n°16 de *Vivre*, p. 41<sup>17</sup>) met à jour le caractère circonstanciel évident des textes groupés dans le recueil *Avèm decidit d'aver rason*.

Mais il y a bien plus dans cette œuvre de jeunesse. Elle affirme inlassablement le désir de renaissance - de « naissença »<sup>18</sup>, comme le dit le titre d'un poème -.Vie choisie, naissance voulue née de la souffrance elle-même :

eriam nascuts pèr ren  
e vaquí  
qu'avèm causit de nàisser un segond còp

---

<sup>15</sup> « Dins lo ventre de cada viatjaire », in *Poëmas per tutejar* (éd. Montjòia, 1978) p. 7

<sup>16</sup> En voici le dernier paragraphe, évoquant la littérature que nous occupe :

« Aquesta literatura comença d'aver sos signes que son los de la quita paraula quand es pas lo temps de racontar, de se pausar en defòra, mas que lo dire se confond amb lo faire : la primièra persona, la del plural, e lo performatiu. A : « Es dehenut parlar gascon » podiá pas respòner que lo mot de Pecot, ont lo "nosautres" a justament l'amplitud de l'umanitat en lucha ont que siá, sens ges de nivèl sautat, ont lo passat compausat nos implica dins un processús començat : *Avèm decidit d'aver rason*. » (p. 32)

<sup>17</sup> Il s'agit d'une présentation de l'oeuvre dans la rubrique « Calendari » :

« D'ont pus mens ne dirai, d'ont melhor farai. Pecot a causit d'aver rason. A plan causit e a agut rason. Conoissi pas a l'ora d'ara de poèsia mai tonica. Ieu en tot cas n'ai fach mon pan, mon vin, mon aigardent tanben.

Vaquí de poëmas qu'an d'espatlas, de ventre, de colhas, de cambas. Un cap tanben. E plan organizat. Vòli dire : sens cap de complèxe. De complèxes n'aviàm un viatge. Aquel d'aquí n'a pas.

Pas la pena de vos convidar a vos daissar trucar, bacelar, emportar per la votz d'aquel jove de vint ans : quand maissa, aquò s'entend de Bordèu a Menton. E vos mainatz que fa bèl tot d'un còp en Occitània, qu'avètz vint ans coma al mes de mai passat. E que siam SAUVES. Totes.

<sup>18</sup> Lafont ne parlait-il pas de « parturicion »?

a de bòn  
e siam venguts li frus  
de nautri-metèissi  
eriam nascuts pèr existir  
e causissèm  
de VIURE  
NÒSTRA MISERIA nos a congreats  
NÒSTRA MISERIA nos a concebuts  
NÒSTRA MISERIA nos a desrevelhats

e desenant portam lo nom  
que nos donam...

La mort est elle-même source potentielle de vie. A sa manière, l'auteur redit les mythes fondateurs et le grain nécessairement mort pour donner la vie<sup>19</sup>.

Enterrar lei mòrts  
per venir vivents,  
e manjar lo temps  
per que non nos mange

La nudité des hommes, leur fragilité leur est un atout essentiel :

REN  
QUE VAUGUE  
CONTRA LEIS ÒMES  
DE MANS NUSAS

Cet humanisme qui n'a cessé de nourrir les œuvres ultérieures proclame l'émergence de temps nouveaux, le refus de l'esclavage, et affirme haut et fort la dignité des hommes :

fraire agacha

---

<sup>19</sup>Philippe Gardy intitule « Morts et résurrections » - titre lui-même suggéré par la première pièce occitane "du Teatre de la Carrièra - la première partie de son ouvrage *L'écriture occitane contemporaine - Une Quête des mots*, éd. L'Harmattan, 1996. Les pages 55-56 et 89 à 91 de cet ouvrage sont consacrées à la période qui nous occupe.

ti mans :  
SON de  
mans d'òmes.

Le caractère incantatoire que nous avons évoqué au début de cette étude apparaît à travers l'usage de l'anaphore. Ainsi dans le deuxième poème scandé par : « dempuèi tant de temps... ». Jeu rhétorique simple qui oppose l'aveuglement, la mort, l'esclavage d'autrefois à l'éveil nécessaire d'aujourd'hui. Dans le poème déjà évoqué : « *La festa de Mai* », c'est le mot *contra* qui scande les vers :

..  
. la carrièra en gesina  
acocho<sup>20</sup> dau pòble au mitan di fum de clòr  
de caladas  
contra li miugranas<sup>21</sup>  
contra la linha negra di cascos de fèrri  
de caladas  
contra li plans de rentabilitat  
contra li messorgas ben vestidas.

La répétition du terme « caladas » permet une réponse simple, avant que la **révolution**<sup>22</sup> ne vienne s'imposer à la fin du poème

dins lo fracàs grand di grasilhas que tòmban  
dins aqueu tumult libertari  
dins aqueu tumult de VIVENTS

---

<sup>20</sup> Autre image de parturition...

<sup>21</sup>Pouvons-nous exprimer un certain étonnement devant l'utilisation de ce mot éminemment poétique pour désigner l'arme des CRS ? Pour la même acception, nous avons rencontré dans un texte de J. Grès le terme « granada » (« Nadau de 87 », revue *Practicas* n° 13-14, 1988). Interrogé à ce sujet, l'écrivain note tout simplement que pour lui les « miugranas », avant d'être objet poétique, étaient objet quotidien, fruit de consommation courante, et qu'il n'avait donc vu aucune incongruité à donner aux armes des C.R.S. une appellation directement traduite de leur appellation française.

<sup>22</sup> Le mot est ainsi orthographié.

Dans les œuvres ultérieures de Pécout on est frappé par l'usage majoritaire de la deuxième personne. Plus que tout autre il saura en maîtriser l'ambivalence, il suffit de voir le titre du recueil publié en 1978 : *Poëmas per tutejar* dont l'auteur choisit de donner une double traduction : *Poèmes pour / à tutoyer*. Ce *tu* signale la recherche de la communication, de la rencontre, mais il a aussi souvent, selon un usage fréquent de l'occitan, une valeur de première personne. Se dire et parler à l'autre simultanément.

Peu de marques de deuxième personne dans *Avèm decidit d'aver rason* à une ou deux exception près<sup>23</sup> : c'est l'usage de la première personne du pluriel qui y domine, leitmotiv révélant le besoin de créer une communauté. Celle-ci se définit simplement, par des antithèses aisément repérables : mort / vie, esclavage / liberté, faiblesse / force, passé / présent, ignorance / connaissance, vieille honte / destin choisi, nudité / richesse... . Comme on le voit cependant à la simple énumération de ces termes, cette communauté n'est en aucun cas réductible à l'Occitanie. L'auteur s'est d'ailleurs lui-même exprimé à ce sujet :

(Mon escritura es) engatjada dins çò que vive e çò que vòle viure : òc. E dins aquèu viscut, i a la participacion a una lucha o a una accion : « l'occitanisme ». Mai aquò i es pas ges reductible. Dins *Avèm decidit d'aver rason*, lo *nautrei* qu'es lo subject parlant, es pas « leis occitans », coma me l'an vougut faire dire. Es aquò e es pas aquò, es mai complicat. Es labirintic, aquò's lo IEU que ne ten lo mitan. Òm escriu de se, mai que d'un moviment. Ai agut escrich quauquei poëmas, pas publicats, per « illustrar » una tèsi o una lucha, e èran marrits, coma tota escritura que part pas dau prigond de nòstre viure, dau pus prigond de nòstre mistèri.<sup>24</sup>

Les désignations du corps sont nombreuses dans le recueil, et presque toujours accompagnées de ces marques de la première personne du pluriel :

cercam la terra sota nòstri pès,  
nòstri venas,  
nòstri bocas mudas, nòstri bocas  
e nòstri mans silenciosas  
coma bocas e mans d'esclaus  
nòstris òs caucats  
nòstra carn estrifada...<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> La fin du poème « dempuèi tant de temps », par exemple :

« fraire, agacha ti mans : SON DE **mans d'òmes** »

<sup>24</sup> Entretien avec Françoise Jouanna, *Tabèra*, n° 6, Paris, 1980.

Ce corps est un corps douloureux, supplicié, et nombreux sont les termes qui disent la souffrance collective : l'expression « nòstra misèria » apparaît six fois dont trois fois en lettres majuscules dans le recueil. Mais il n'y a là aucune déploration : ainsi le dit ce vers du poème titre - qui clôt le recueil - :

siam venguts fòrts de nòstra misèria

La souffrance elle-même est fertile, d'elle naît la révolte, à condition qu'elle accède à la lucidité. Le comble de la douleur pour l'homme c'est la cécité, l'ignorance entretenue de son identité :

DESUELHATS de tot  
e mai dau nom nòstre...

Ce que salue le recueil, de manière réitérée, c'est l'accession à la connaissance :

NÒSTRA MISÈRIA nos a desrevelhats  
e desenant portam lo nom  
que nos donam

La simplicité du langage de Pécout, sa transparence, pourraient apparaître conformes à ce besoin de parler pour le le peuple, ainsi décrite par Philippe Martel dans sa communication déjà évoquée<sup>26</sup> :

Le public rêvé, c'est le peuple ; il s'agit donc de trouver une écriture susceptible de le toucher directement, sans que quelque exercice de style risque de brouiller la réception : il faut écrire direct, simple, sans élitisme, avec les mots que tout le monde connaît. (p. 67)

Ce refus de l'exercice de style témoigne cependant, Philippe Martel le dit lui-même, d'une grande recherche de langage pour trouver les mots - de préférence transparents - qui touchent et qui peuvent être compris par une société occitane en grande part désoccitanisée. Martel note aussi que la collection *4 Vertats* révèle à l'amateur de littérature de bonnes surprises. Ce premier recueil de Pécout témoigne en effet d'une écriture originale qui nous vaudra par la suite d'autres créations de qualité : sens de l'image, musique de la langue au service d'un humanisme ouvert sur le monde.

---

<sup>26</sup> *Poésie révolutionnaire en occitan*, communication au colloque international de Castries d'octobre 1989 : *Vingt ans de littérature d'expression occitane*. (section française de l'A.E.I.O.)

Les propos de Philippe Martel que nous venons de citer nous renvoient à la réception du premier recueil de Roland Pécout et du courant d'expression dans lequel il s'inscrivait. Nous souhaiterions à présent esquisser une analyse synthétique de cette réception, dont nous avons eu l'occasion de donner de nombreux échos.

Une remarque s'impose : il faut distinguer d'une part les réactions contemporaines de la parution de l'œuvre, celles des dix années qui ont suivi, marquées par les débats idéologiques d'une époque, et trop souvent tributaires de ceux-ci, et d'autre part les analyses de la fin des années 1980 et du début des années 1990 qui bénéficient du recul historique.

Les plus anciennes analyses saluent toutes le premier recueil de Pécout, de R. Lafont à Y. Rouquette, en passant par J. Larzac. Certaines nous apparaissent cependant, avec le recul, tributaires d'une sorte d'instrumentalisation des textes. C'est le cas notamment lorsque ceux-ci sont cités dans des manuels ou réunis dans des anthologies<sup>27</sup> dont le propos s'affirme délibérément militant (choix et classement des textes, mise en perspective de ceux-ci par les préfaces et avertissements). Une certitude : ces premières lectures s'intéressent prioritairement, sinon uniquement, au contenu des œuvres, qualifiées par le poète Espieut de modernes *sirventèses*<sup>28</sup>, la forme étant presque uniquement destinée à faciliter la réception de ces œuvres par « le peuple ». Nous pouvons par exemple nous arrêter sur les tables des matières des anthologies éditées entre 1971 et 1982.

Voici les chapitres retenus par l'anthologie de Marie Rouanet :

- Refus d'inhumer
- Vivre en oc
- Tiers-monde, tiers-poésie
- Chansons pour le peuple

Voici les articulations de l'anthologie de la chanson d'Yves Rouquette :

- pour ce qui est de l'avertissement :

- Pays sans nom, sans nom encore
- Aux frontières du monde

---

<sup>27</sup> Les textes de Roland Pécout sont notamment repris, pour une part d'entre eux, dans l'anthologie de Marie Rouanet : *Occitanie 1970, les poètes de la décolonisation*, éd. P.J. Oswald, 1971. Pour d'autres écrivains, on pourrait renvoyer à l'ouvrage d'Yves Rouquette : *La nouvelle chanson occitane*, éd. Privat, 1972, au manuel *En Occitan dans le texte* cosigné par Yves Rouquette et Serge Granier, éd. C.E.O., 1977, et même, pour une période un peu ultérieure à l'*Antologia de la nòva cançon occitana*, de Frédéric Bard et Jean Marie Carlotti, Edisud, 1982.

<sup>28</sup>Revue *ÒC* n° 2 (printemps 1970)

- D'un temps qui déjà est un peu nôtre
- Entre Montagne Noire, Corbières et Méditerranée
- Entre tots o farem tot.

- pour ce qui est de l'anthologie :

- Pas degun que se sovengue ?
- Per la dolor avèm pres una musica de negres
- Doça serà ma cançon
- Galejada pas mòrta
- Un país, un pòble
- Per d'amont los empèris
- Per har un naveth mond<sup>29</sup>

Quant à l'anthologie de F. Bard et J. M. Carlotti, elle reprend à peu de choses près le même découpage :

- Veiquí l'occitan
- Lo país escorjat<sup>30</sup>
- Transoccitània
- Dins lo verd de la nuech
- Libertat dins la batalha, vòli cridar lei tieus noms.

La conception de ces anthologies témoigne d'une certaine pression qui tenta de peser sur la création occitane de l'après-68. Elle témoigne également, semble-t-il, d'une lecture partielle des œuvres, parmi lesquelles on choisit les textes "efficaces". Ce contexte idéologique explique à l'évidence des réactions légèrement postérieures comme celles de Philippe Gardy. Ses études<sup>31</sup> sont d'abord une mise en perspective dans l'histoire de la littérature occitane de la poésie de l'après-68. Il analyse la fonction d'identification, de parole perdue et retrouvée qu'occupa au fil des siècles la littérature occitane :

---

<sup>29</sup>Tel est le titre du corps de l'ouvrage. La table des matières comporte une faute manifeste : "*noweth*"...

<sup>30</sup>Ce titre renvoie à un manifeste cosigné par Robert Lafont, Jean Pierre Chabrol et Claude Marti, relayé par une bonne partie du mouvement occitan, et par les militants languedociens du P.C.F. (1980)

<sup>31</sup> « L'inscripcion de la realitat occitana dins lei tèxts » (revue *Obradors* n° 5, éd. C.E.O. 1974) et « Literatura » (revue *Dire*, Numéros 1 et 2 Avignon, 1975 - 1976)

Pivelada entre aquelei dos tèrmes, lo nom identificaire que s'impausa e genera tot lo demai, e l'escafament definitiu d'aqueu nom, la literatura d'òc contunha d'existir, d'un biais o d'un autre. S'esperlònga. Se perseguís, sènsa jamai capitar, çò sèmbla, pèr pas cambiar d'imatge, de s'agantar. De se prene tala coma es. (*Dir*, Numéro 1, Avignon, 1975 ? 1976 ? p. 55)

Ainsi, à travers des exemples de Lafont, Bodon ou J. P. Tennevin<sup>32</sup> montre-t-il que le roman occitan contemporain hésite dans sa fuite de la réalité entre le fantastique et l'anticipation. Le « roman », montre-t-il, devient « fable », « valènt-a-dire mesa entre parentèsis de la realitat » Ainsi le rapport lui apparaît-il évident entre cette littérature de la mort rêvée et la situation politique et sociale des pays occitans. Et d'ajouter :

La mòrt congregada pèr lo libre, ansin, ven una mena de revenge : mòrt suicidària, [...] se presènta coma una victòria totala - e sèns presa sus la realitat.

Cette tendance trouve, selon Gardy, une expression poussée à l'extrême dans le roman des années qui nous occupent, et notamment à travers deux titres : *L'Icòna dins l'iscla* de Lafont, et *La Quimèra* de Bodon. Ces deux livres portent plus loin, dit encore Gardy, la « volontat de superar per l'absurditat lo nonrèn de l'escrich »<sup>33</sup>. L'analyse met en relief l'opération de comolament d'un vuege (vuege politic, vuege culturau, vuege sociau dins lo sentit mai prigond de la paraula<sup>34</sup> que réalise l'écriture dans ces deux livres qui laissent « la pòrta badièra per d'autrei temptativas »<sup>35</sup>.

Une de ces tentatives est analysée dans le paragraphe suivant, clairement intitulé : « literatura que ten luòc de tot (alevat de literatura !) ».

Gardy inscrit la poésie d'après mai 1968 ainsi dans une tendance à l'œuvre depuis le treizième siècle et qui consiste à créer « *una Occitània literària liura* ». Née du vide mis en relief auparavant dans la prose romanesque, cette poésie refuse le vide et la mort, fait naître la vie de la mort, proclame la nécessité de chanter pour le peuple, et bâtit ainsi

---

<sup>32</sup> *La Santa Estèla del centenari* ou *Lo Libre dels grands jorns* de Bodon, *Tè tu tè ieu*, de Lafont, ou la *Darniero Cartoucho* de J.P. Tennevin.

<sup>33</sup> Volonté de dépasser par l'absurdité le néant de l'esprit.

<sup>34</sup> Comblement d'un vide (vide politique, vide culturel, vide social, dans le sens le plus répandu du mot.)

<sup>35</sup> La porte ouverte pour d'autres tentatives.

l'arquitectura d'una Occitània descolonizada - que sei paraulas-claus pòirián èstre *Occitània* de segur, e tot çò que a ela se pòt restacar [...] tot un ensem de paraulas a l'entorn dau concèpte de *terru* e de *País*.<sup>36</sup>

L'analyse met en relief l'effacement magique du réel - du « mond vièlh » - par la parole poétique et son remplacement tout aussi magique par le monde nouveau.

Avec le recul que permettent les 25 ans passés depuis la publication de ces propos, on comprend mieux ceux-ci en les replaçant dans le contexte idéologique d'une époque, d'autant plus, pour en revenir à Roland Pécout, que celui-ci, qui n'a jamais renié une ligne de son œuvre publiée, a exprimé lui-même son refus des lectures réductrices de son œuvre et son exigence de liberté pour la littérature occitane<sup>37</sup>.

Ainsi, les propos de Philippe Gardy, éclairés par les débats internes au mouvement occitaniste de l'après-68, sont certes incontestables. Cette opération de reconstruction du réel est évidente pour qui lit l'anthologie de Marie Rouanet, celle d'Yves Rouquette, et tout simplement le recueil *Avèm decidit d'aver rason*.

S'agit-il pour autant d'une opération singulière à l'utopie occitaniste ? Certes non ! Dès lors qu'il y a construction d'une utopie, désir d'en faire mouvement social partagé, il y a création d'objets littéraires en écho<sup>38</sup>. Il suffit de se référer à ce que l'on appelle schématiquement « littérature engagée » pour y rencontrer des exemples multiples de cette opération de substitution de la fiction littéraire au réel.

---

<sup>36</sup> L'architecture d'une Occitanie décolonisée – dont les mots-clés pourraient être *Occitanie*, bien sûr, et à laquelle peut se rattacher [...] tout un ensemble de mots autour du concept de « terre » et de « pays ».

<sup>37</sup> Ainsi, dans sa préface au livre d'Eric De Schepper-Granier *La Dame de Vallérgues* (éd. Tarabusta, Montpellier, 1982) : « Un livre occitan aussi. Comment ? En Français ! La chose pourra scandaliser certaines chapelles occitanistes qui rêvent plus de revanche que de libération, les populistes sans peuple, les petites côteries du ghetto... » Encore plus parlants, ces propos publiés en 1980 dans la revue *Talvèra* où Françoise Jouanna lui demandait le sens de l'engagement de sa poésie : « Engatjada dins çò qu'ai viscut, dins çò que vive e çò que vòle viure, òc. E dins aquèu viscut, i a la participacion a una lucha o a una accion : "l'occitanisme". Mas aquò i es pas ges reductible. Dins *Avèm decidit d'aver rason*, lo nautrei [souligné par l'auteur] qu'es lo sujet parlant, es pas "leis occitans", coma me l'an vougut faire dire. Es aquò e es pas aquò, es mai complicat. Es labirintic, aquò's lo IEU que ne ten lo mitan. Òm escriu de se, mai que d'un moviment. Ai agut esrich quauquei poèmas, pas publicats, per "illustrar una tèsi o una lucha, e èran marrits, coma tota escritura que part pas dau prigond de nòstre viure, dau pus prigond de nòstre mistèri. L'utilitat d'una escritura ven de l'engatjament de l'escrivan dins l'escritura, e dins la vida, e non pas dins lo Moviment...La fòrça es pas dins leis intencions, es dins lo faire. Ansin Bodon, per exemple, es fòrça mai indispensable [souligné par l'auteur].qu'aquelei que creson encara, mai de detz ans après 68, que la poèsia es imprecacions politics e descargament de bila. »

<sup>38</sup> Au moment précis où je rédigeais cela, je découvrais dans le numéro 2 de la revue *Dirè*, en exergue à un article de F. Jouanna sur la Catalogne ces mots de Luis Llach : « *A fòrça de nit / invento las albas* ». Belle illustration, me semble-t-il de la conjugaison de la force poétique et de l'utopie politique...

Nous voudrions maintenant aborder les dernières analyses sur la création de l'après-68 dont *Avèm decidit d'aver rason* est un recueil emblématique.

Nous avons abondamment cité les propos de Philippe Martel ; nous voudrions revenir sur ceux de Philippe Gardy dans deux de ses récentes publications : *Une écriture en archipel* et *L'écriture occitane contemporaine, une quête des mots*<sup>39</sup>. Gardy ne remet pas en cause le caractère spécifique de la poésie d'après-1968 d'un point de vue formel et thématique, mais il la replace dans une perspective historique élargie, examinant l'avant et l'après de ce surgissement de création. Ce recul historique facilite une plus grande objectivité de l'approche, qui n'était pas aussi simple pour les critiques de l'après-1968, forcément acteurs d'un mouvement, et donc au cœur des débats idéologiques d'une époque.

Dans la première partie de son ouvrage *L'écriture occitane contemporaine, une quête des mots*, intitulée « Morts et résurrections », Gardy ébauche plusieurs mises en perspective plus larges :

- tout d'abord, il définit par l'image « Ulysse, cauchemar de Pénélope » les « trois retours de la poésie occitane entre 1940 et 1990 » (p. 49 à 61). La période qui nous occupe, autour de 1968, correspond pour lui à ce deuxième *mur*, ébauché d'abord par des poètes comme Marcelle Delpastre, Bernard Manciet, Henri Espieut, et Max-Philippe Delavouët. Sur ce deuxième mur, précise Gardy,

se détachent ceux que l'on peut regrouper sous l'étiquette commune de poètes du tremblement de terre, ou de la grande déchirure, ceux dans les œuvres desquels se déchaînent avec violence les fractures qu'un Manciet ou un Delavouët évoquaient déjà dans le secret de leurs grands poèmes cosmiques.

Et de nommer Serge Bec, Yves Rouquette, et Jean Larzac. « *Leurs poèmes*, précise Gardy,

sont tous en effet, selon des modalités évidemment bien diverses, des poèmes du territoire impossible et de la séparation douloureuse, autour d'une thématique qui fut caractérisée, vers 1968, comme celle des « poètes de la décolonisation » [...] S'y rejoignent les obsessions du moment historique et les discours des militants culturels et politiques.

Gardy développe ensuite son analyse autour de la notion de « Morts et résurrections » - formule empruntée au *Teatre de la Carrièra* - :

mélange des hantises de la mort (mort du « pays », de la langue, mort des hommes) et du jaillissement joyeux de la passion carnavalesque, lorsque les morts, précisément, viennent rendre visite aux vivants, pour leur donner momentanément les pouvoirs de lutter contre le sentiment irrépressible de leur propre finitude, annoncée et programmée... Car la « vie », dans ce système de

---

<sup>39</sup> *Une écriture en archipel* Fédérop, Eglise-Neuve d'Issac, 1992, *L'écriture occitane contemporaine, une quête des mots*, L'Harmattan, Paris, 1996

représentation, ne peut naître et renaître que d'une « mort » vécue, éprouvée jusqu'à son stade ultime et ainsi dépassée une fois pour toutes [...]. Pathétisme et dramatisation se fondent dans ce deuil d'autant plus insupportable qu'il sembla interminable: comme si la représentation de la fin, dans ce dilemme, n'était que le masque d'autre chose. (p. 55-56)

Par ailleurs, dans un autre passage - intitulé : « Le "lien à la langue" dans l'écriture occitane, 1965-1994 » - de la même première partie de cette compilation d'études critiques, la création occitane des années post-68 est envisagée essentiellement dans ces liens avec la langue minoritaire qui la porte. Là aussi, Gardy distingue plusieurs attitudes des écrivains occitans. Celle de la génération de 1968 est intégrée dans une production plus large qui va de 1955 à 1980, marquée, dit le critique, par

le pressentiment du vide qui naît du spectacle d'une langue en train de perdre ses repères traditionnels.

et dont, dit encore Gardy,

une des préoccupations majeures demeure la hantise de la mort (et de la résurrection, improbable, mais sans cesse présente) de la langue et plus encore d'un tissu social - un « pays », a-t-on pu dire, proclamer et chanter. (p. 89-90)

Cette évidente maturation de la recherche critique ne peut que susciter le désir d'un approfondissement. Les recherches de Philippe Gardy pour dessiner des mouvements historiques de la création occitane à partir d'une observation minutieuse des formes et des thématiques, et leur articulation, plus ou moins assumée, plus ou moins évidente et parfois refusée avec leur contexte (tissu social, relation à la langue employée, engagements idéologiques,...) nous conduisent à nous interroger sur la place occupée par l'évolution de l'œuvre de Roland Pécout. Celle-ci mérite qu'on l'interroge par rapport, par exemple avec la dernière génération d'écrivains en date (à partir de 1980), qui n'ont pas connu l'expression de l'après-68 et que Gardy définit ainsi dans son ouvrage édité par L'Harmattan :

De ce nouveau « système » (un anti-système cette fois ?...), la caractéristique majeure paraît être la dispersion, la déconstruction. En un mot : l'absence du territoire, qu'il soit présent, souhaité ou déploré. [...] il s'agit plutôt d'une identité formelle, à la fois sensible et dure, d'une expérience où la langue et le monde se rejoignent dans un abandon raisonné et dépourvu de toute espèce de pathétisme à la constatation des distances qui les séparent (p. 57).

Autre mise en perspective dessinée à la page 92 du même ouvrage :

Comme si la langue revendiquée par l'écrivain ne faisait plus partie d'un système social condamné par une implacable logique de disparition, mais était devenue manipulable pour elle-même, loin désormais du couple infernal mort/résurrection qui avait accompagné son écriture à la façon d'une instance supérieure à laquelle il fallait presque obligatoirement se conformer.

Une remarque est cependant évidente en ce qui concerne les publications ultérieures de Roland Pécout, elles montrent, me semble-t-il, tout le contraire d'un enquistement « repapiaire »<sup>40</sup> des thèmes apparus en 1968-1969. Tout au contraire, il nous appartiendra d'en montrer le développement et la prise d'ampleur au long de la constitution de l'œuvre.

Nous avons déjà signalé un retour critique de l'auteur lui-même sur les idées occitanistes d'après 68 dans l'interview réalisée par Françoise Jouanna en 1979 et publiée en 1980 dans le numéro 6 de la revue *Talhèra*. Deux autres exemples :

- dans le chapitre intitulé « escota, lo riu va creisse<sup>41</sup> » de l'ouvrage consacré à Marti chez Seghers en 1975, Pécout dénonce une forme de récupération ambiguë des mots d'ordre de l'époque (« Estrangièrs defòra » par exemple).

- En revanche, dans le chapitre intitulé « lo sòmi a dubèrt la pòrta », il revendique le droit pour Marti, et au-delà, pour la revendication occitane de se référer à « la tèrra ». « L'occitanisme moderne », dit-il, « a rompu avec le provincialisme, avec le folklore asphyxiant... ». Et de citer Leòn Còrdas : « Nòstra maire la tèrra, siás una puta ».

La référence à la terre, dit-il ce n'est pas la référence nostalgique au terroir :

Tout, dans la société est en gestation et est à venir ; à gagner ; à inventer ; à refaçonner : la terre comme le reste. Ou du moins les rapports des hommes à la terre.

- Dans un article encore ultérieur consacré à Max Rouquette et paru en 1981 dans la revue *Connaissance du Pays d'oc*, il s'amuse ainsi de l'appel de l'Orient, cette autre utopie de l'après-68:

J'en connais qui sont allés au fond de l'Orient chercher la réalité des choses, chercher le fin mot ou le sens du silence.

Beaux exemples de lucidité...

---

<sup>40</sup> Cet adjectif occitan renvoie au caractère de ce qui est ressassé.

<sup>41</sup> Écoute, le ruisseau va entrer en crue.